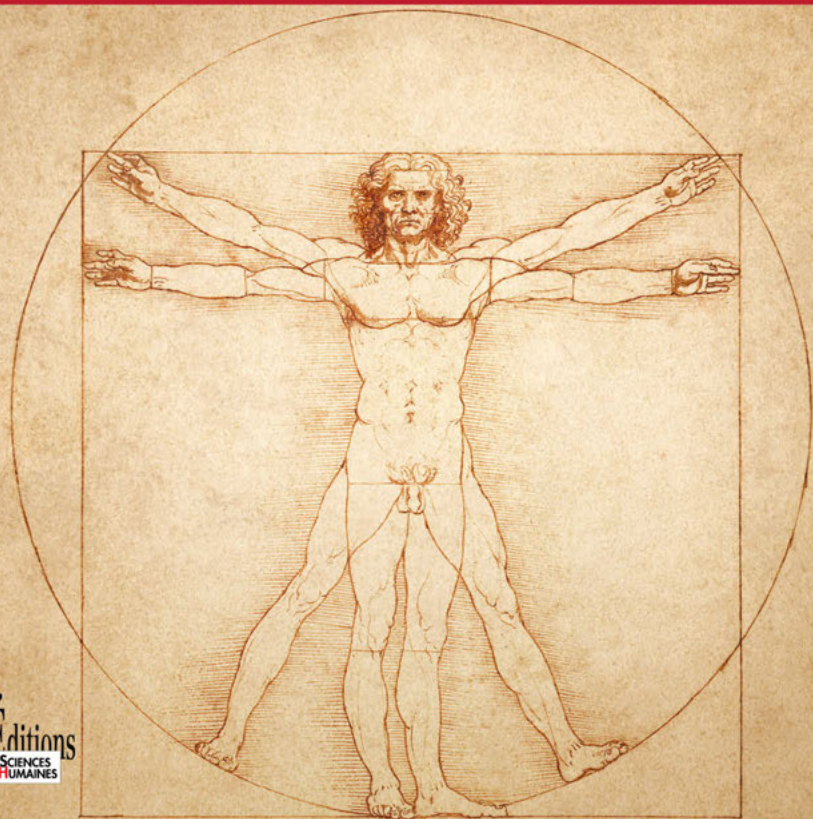


Sous la direction de Nicolas JOURNET

HUMANISME

LE DESTIN D'UNE GRANDE IDÉE



Crédits photos

Couverture: ©Vaara/Getty.

Intérieur: p 8: ©Samuel Uhrdin/Wikicommons; p. 12: ©Kunsthalle de Hambourg; p. 24: ©Pascal Deloche-GettyImages; p. 56: ©Cathedrale de Florence; p. 28: ©Leemage/Getty; p. 38: ©Anne Tremblay/éd. Verdier; p. 46: ©The Granger Collection/Alamy; p. 55: ©Ann Ronan/Print Collector/Getty; p. 56: ©Cathedrale de Florence; p. 60: ©Ipsumpix/Corbis/Getty; p. 68: ©Stefano Bianchetti/Corbis/Getty; p. 74: ©De Agostini/Getty; p. 80: ©Stock Montage/Getty; p. 84: ©Florilegius-Alamy; p. 88: ©AKG; p. 102: ©Granger Historical Picture Archive/Alamy; p. 112: ©Fine Art/Heritage/Getty; p. 122: ©De Agostini/Getty; p. 132: ©Sepia Times/UiG/Getty; p. 142: ©Bettmann/Getty; p. 152: ©Prisma-Universal Images Group via Getty; p. 156: ©Gordon Scamell/Alamy; p. 166: ©Bpperry/Getty; p. 176: ©DR; p. 184: ©Julius Jäskeläinen/Wikicommons; p. 192: ©Archives nationales de l'administration américaine p. 196: ©Detroit Institute of Arts/Wikicommons; p. 206: ©Phas/UiG/Getty; p. 216: ©Ulf Andersen/Gamma/Rapho/Getty; p. 224: ©Carnegie Museum of Art p. 234: © Unsplash; p. 244: ©Lambada-Getty; p. 248: ©Godong/UiG/Getty; p. 244: ©Lambada-Getty-NG; p. 256: ©aluxum/Getty; p. 265: ©Catherine Delahaye/Getty; p. 274: ©Boris SV/Getty; p. 284: ©Iryouchin/Getty.

Maquette couverture et intérieur: Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com

www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion/Distribution: Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2024

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel.: 03 86 72 07 00/Fax: 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361068738

HUMANISME

Le destin d'une grande idée

Sous la direction de
Nicolas JOURNET



Sommaire

<u>Comment ne pas être humaniste ? <i>Nicolas Journet</i></u>	<u>9</u>
<u>Qu'est-ce que l'humanisme ? <i>Abdenour Bidar</i></u>	<u>11</u>

LES RACINES ANCIENNES

<u>Humanistes, les Grecs ? <i>Étienne Helmer</i></u>	<u>27</u>
<u>Face au christianisme. Entretien avec <i>Pierre Vesperini</i></u>	<u>37</u>
<u>L'homme accompli selon Cicéron, <i>Brigitte Boudon</i></u>	<u>45</u>

AUTOUR DE LA RENAISSANCE

<u>On ne naît pas homme, on le devient, <i>Jean-Christophe Saladin</i></u>	<u>59</u>
<u>Montaigne, le sceptique, <i>Jean-François Dortier</i></u>	<u>67</u>
<u>Hobbes, le pessimiste, <i>Laurence Hansen-Løve</i></u>	<u>73</u>
<u>John Locke, le libéral, <i>Clément Quintard</i></u>	<u>79</u>

DÉBATS AU TEMPS DES LUMIÈRES

<u>L'héritage des Lumières, <i>Antoine Lilti</i></u>	<u>87</u>
<u>La moitié oubliée de hommes, <i>Michel Faucheux</i></u>	<u>101</u>
<u>Aux sources des droits humains, <i>Valentine Zuber</i></u>	<u>111</u>
<u>Deux versions de la perfectibilité de l'homme, <i>Blaise Bachofen</i></u>	<u>121</u>
<u>Kant et la paix universelle, <i>France Farago</i></u>	<u>131</u>
<u>Abolir l'esclavage, un combat moral, <i>Olivier Grenouilleau</i></u>	<u>141</u>

FACE AU SIÈCLE DU PROGRÈS

<u>L'utilitarisme : une morale sans scrupules ? <i>Christophe Salvat</i></u>	<u>155</u>
<u>Karl Marx et les droits humains, <i>Jean-Yves Pranchère</i></u>	<u>165</u>

Nietzsche et les illusions de la morale, <u>Jean-François Dortier</u>	175
--	-----

Darwin a-t-il déchu l'espèce humaine ? <u>Cédric Grimoult</u>	183
--	-----

DÉSILLUSIONS ET IMPASSES

Freud et l'homme en proie à ses pulsions, <u>Hugo Albandea</u>	195
---	-----

Le mirage de l'humanisme coloni, <u>Régis Meyran</u>	205
--	-----

L'humanisme face aux crimes du 20 ^e siècle. Entretien avec <u>Enzo Traverso</u>	215
---	-----

L'effacement de l'homme, <u>François Dosse</u>	223
--	-----

L'humanisme face à la technoscience, <u>Frédéric Rognon</u>	233
--	-----

LE RENOUVEAU DE L'HUMANISME

Rendre le développement plus humain, <u>Catherine Halpern</u>	247
--	-----

Assurer l'avenir de la Terre, <u>Éric Pommier</u>	255
---	-----

Le <i>care</i> un humanisme au féminin ? <u>Nicolas Journet</u>	265
---	-----

Le transhumanisme rend-il l'homme obsolète ? <u>Léo Fabius</u>	273
---	-----

L'humanité à l'épreuve de l'antispécisme, <u>Benoît Hervieu-Léger</u>	283
--	-----

Contributeurs	291
---------------	-----



Introduction

COMMENT NE PAS ÊTRE HUMANISTE ?

Où commence et où finit l'humanisme ? L'histoire du mot lui-même est celle d'un anachronisme : il s'invente à la fin du 18^e siècle pour nommer la vision commune à ces érudits qui, quatre siècles plus tôt, férus d'antiquités gréco-latines, ont réhabilité le pouvoir de la raison dans la connaissance du monde et la définition des buts de l'existence humaine. Pétrarque, Boccace, Dante, et plus tard Leonard de Vinci, Érasme, Rabelais, incarnent parmi cent autres cet espoir que, sans remettre en cause les fondements de la religion chrétienne, l'homme peut aussi réaliser son salut sur Terre et s'améliorer lui-même. Mais, au moment même où le terme s'impose, une autre page a été tournée : celle des Lumières, du rejet du pouvoir souverain de l'Église et de la monarchie. L'humanisme moderne, qui sera laïc et républicain, s'incarne dans le droit et la politique en proclamant l'égalité des

citoyens, la tolérance et l'harmonie possible des nations. L'humanisme est une vision idéaliste de l'histoire, dont la centralité de l'homme et l'assurance de son progrès universel sont les valeurs motrices. Or, cette même histoire n'a jamais manqué de mettre ces valeurs à l'épreuve des faits. Michel de Montaigne doutait déjà de tout en 1580, Thomas Hobbes craignait que l'homme soit resté « un loup pour l'homme », et Jean-Jacques Rousseau, en 1755, se méfiait fort des dérives de la raison, des arts et des lettres. Le 19^e siècle ne rêve que de progrès, mais déshabille aussi l'humanisme: Charles Darwin bouscule l'exception humaine, Karl Marx dénonce l'exploitation de l'homme par l'homme, Friedrich Nietzsche réfute l'universalité de la morale. Et le pire attend encore: comment, au 20^e siècle, croire à la raison humaine après l'hécatombe d'une, puis de deux guerres mondiales? Comment croire au progrès lorsque la machine créée par l'homme menace de l'asservir et de détruire la planète? En 1966, Michel Foucault écrit que l'homme, en tant que maître de son destin, n'a jamais été qu'un mirage, et le progrès une illusion. On a donc pu proclamer la mort de l'humanisme. C'était aller un peu trop vite en besogne. Même consternés par l'impuissance des humains à se gouverner, même face aux pires menaces, les penseurs du 21^e siècle ont à reconnaître que l'homme est, plus que jamais, responsable de lui-même et de l'avenir de son environnement. Comment ne pas être humaniste?

Nicolas Journet

QU'EST-CE QUE L'HUMANISME ?

Abdenmour Bidar

Philosophe.



« **I**lest bien des merveilles en la nature, il n'en est pas de plus grande que l'homme. » Cette exclamation du chœur, dans *Antigone* de Sophocle, exprime le principe même de la tradition humaniste philosophique : une exaltation de l'être humain face à lui-même, qui le porte à se considérer comme le plus admirable de tous les êtres de la nature. Cet émerveillement de l'homme pour l'homme trouve, dès ce texte ancien, son motif principal qui sera repris ensuite de siècle en siècle. Le plus digne d'éloge, écrit en effet Sophocle, c'est « l'esprit ingénieux » dont est doté l'être humain, sa *mêtis* (la ressource imaginative et fabricatrice) qui lui permet de créer sans relâche mille et une formes aussi bien matérielles qu'immatérielles : outils et poèmes, machines et mythologies, œuvres d'art et sociétés, paysages et croyances, etc. La créativité de l'homme semble inlassable, inépuisable au point de lui donner toujours confiance en sa capacité à surmonter toute adversité. « Bien armé contre tout, dit

encore le poète antique, il ne se voit désarmé contre rien de ce que peut lui offrir l'avenir. »

Dans le même texte pointe cependant une inquiétude, qui telle son ombre accompagnera toujours la pensée humaniste. Sophocle note par exemple que l'homme est « l'être qui tourmente la déesse auguste entre toutes, la Terre (...) avec ses charrues qui vont la sillonnant sans répit ». Ainsi l'homme est-il si bouillonnant toujours d'idées nouvelles qu'il bouleverse le cours du monde, force la nature à produire des fruits, fait surgir de l'artificiel là où il n'y avait que du naturel. Par-dessus tout, sa prodigieuse puissance de tout transformer, de tout recréer selon ses besoins et ses idées le prédestine à se conduire en roi de la planète. Mais est-il juste que l'homme se considère comme « maître et possesseur de la nature », selon la formule de Descartes ? Le tragédien grec avertissait déjà que « maître d'un savoir dont les ingénieuses ressources dépassent toute espérance », l'homme « peut prendre alors la route du mal comme du bien ».

Dès ce moment-là, par conséquent, l'humanisme se complexifie. Il n'est pas un simple éloge de l'humain, une célébration et une fascination béate face à ses pouvoirs. Loin de là, l'humanisme philosophique est une tradition de pensée critique, fondée sur l'affirmation que l'être humain doit être à la hauteur de sa puissance, qu'il doit la maîtriser et en faire bon usage. À grand pouvoir, grande responsabilité. À grand potentiel,

grand effort. L'humanisme est ainsi une pensée et une voie de l'effort : « Humanisme s'entend de tout effort de l'esprit humain qui, affirmant sa foi dans l'éminente dignité de l'homme, dans son incomparable valeur et dans l'étendue de ses capacités, vise à assurer pleinement la réalisation de la personne humaine¹. »

Voilà pourquoi l'humanisme insistera continuellement sur le thème de l'éducation : comme l'ont bien noté Pierre Hadot et Michel Foucault, les écoles philosophiques de l'Antiquité étaient des lieux de mise en culture de soi, c'est-à-dire des lieux où l'homme apprenait à « sculpter son âme », comme le disait Plotin dans ses *Ennéades*, en la conformant au bien, au vrai, au juste et au beau, de telle sorte qu'alors l'homme puisse se servir de sa puissance d'agir supérieure d'une façon inspirée, éclairée, au service de la vie, bref créatrice et non destructrice, amoureuse ou généreuse et non égocentrique.

Dans les deux foyers originels de l'humanisme en Occident, le foyer biblique et le foyer grec, le même thème de la grandeur de l'homme sera, de la sorte, inséparablement lié à l'impératif moral et spirituel de grandir en humanité, de s'élever à une dignité supérieure.

La Bible propage ainsi la foi que Dieu aurait dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la Terre, et sur tous

1- R. Haulotte, article « Humanisme », *Encyclopédie Larousse*, 1974.

les reptiles qui rampent sur la terre » (Genèse, 1, 26). Notons ici que le fait que le même verset associe les deux thèmes de l'homme créé « à l'image de Dieu » et qui « domine sur toute la Terre » implique que la « domination » de l'homme pourrait être juste à la condition qu'il soit conforme à l'image de Dieu qu'il porte en lui, qu'il soit son digne héritier, c'est-à-dire qu'il devienne aussi sage, juste, aimant que Dieu revendique de l'être envers sa création.

« L'être et l'agir juste »

Du côté de la pensée grecque, c'est la même chose dite de façon non plus religieuse mais philosophique. Le conseil attribué à Socrate, en effet, « connais-toi toi-même, tu connaîtras l'Univers et les dieux », exprime le fait que l'homme doit faire un effort pour se dépasser lui-même, de l'ignorance de soi vers une conscience suprême de lui-même qui lui révélera non seulement qui il est, son être véritable, mais qui lui communiquera aussi deux autres choses : une compréhension de l'univers, donc la possibilité d'y agir de façon juste selon ses lois profondes et universelles ; et la connaissance de dieux c'est-à-dire, là encore, de « l'être et l'agir juste » le plus élevé qu'on puisse concevoir.

L'humanisme développera pendant de longs siècles cette conviction que l'homme est cet être qui est invité à « devenir lui-même » à partir d'une mystérieuse faculté de devenir tout, le meilleur ou le pire. Ainsi

Pic de la Mirandole faisait-il dire à Dieu qu'il a laissé l'homme libre et responsable de se créer lui-même à sa convenance, ou plutôt selon le degré de sagesse qu'il aura acquis: « Si nous ne t'avons fait ni céleste ni terrestre, ni immortel ni mortel, c'est afin que, doté pour ainsi dire du pouvoir arbitral et honorifique de te modeler et de te façonner toi-même, tu te donnes la forme qui aura ta préférence. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales; tu pourras, par décision de ton esprit, te régénérer en formes supérieures, qui sont divines². »

Se surpasser, mais jusqu'au où ?

S'il fait l'effort correct et suffisant, l'homme peut ainsi se surpasser radicalement. Car il porte en lui non seulement le désir mais surtout la capacité d'aller toujours plus haut au-delà de lui-même. Ainsi pour l'humanisme, « l'homme passe infiniment l'homme » comme le disait encore Blaise Pascal au 18^e siècle en insistant sur le paradoxe de la condition humaine: conditionnée de toutes parts, c'est-à-dire soumise au temps qui passe, à un univers qui la dépasse, mais simultanément toujours en train de se déconditionner de ses multiples limites qu'elle surmonte ou transgresse les unes après les autres.

Jusqu'où aller? C'est la question de l'humanisme contemporain face aux évolutions de la technoscience:

2- J. Pic de la Mirandole, *Traité de la dignité de l'homme*, 1486.

le cyborg de demain, cet « homme augmenté » dont le cerveau serait connecté aux machines, le corps doté de multiples prothèses augmentant sa force physique et modifié génétiquement pour lui donner une longévité indéfinie, sera-t-il toujours humain ? Yuval Noah Harari appelle ce cyborg un *Homo Deus*, un Homme-Dieu. Mais la quasi-immortalité du corps et sa surpuissance, pas plus que tous les « superpouvoirs » qu'on peut imaginer, ne nous feront faire le progrès de sagesse qui nous égalerait réellement aux dieux tels que les concevaient les sagesse antiques, religieuses ou philosophiques.

Nous touchons là au point névralgique de la tradition humaniste dans sa période moderne. À partir de la Renaissance, elle a graduellement perdu le modèle des dieux, ou pour le dire de façon plus large, elle a laissé se dégrader en elle l'idée auparavant très nette d'une transcendance de l'homme en l'homme.

L'ère de l'individu

Elle a, certes, continué à exalter la dignité de l'être humain, comme le fait la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, mais en se centrant dès lors exclusivement sur les droits de la personne humaine, ses droits à la liberté, à l'égalité, au respect et au secours de ses détresses. La promotion de ces droits de l'humain tel qu'il est s'est substituée au devoir ancien de l'homme envers ce qu'il peut devenir. La civilisation

humaine est entrée, ce faisant, dans *L'Ère de l'individu*³, autrement dit de l'homme qui se contente d'être ce qu'il est déjà, à savoir un simple « moi » qui a une identité, des désirs, et des droits donc, mais auquel on n'inculque plus l'ambition de s'élever au-dessus de cette individualité de base vers une personnalité infiniment plus haute. Le monde humain s'est ainsi centré sur un homme décentré, c'est-à-dire qui vit à la périphérie de lui-même, loin de son propre centre intérieur tel que le visait l'humanisme ancien, ce potentiel divin de transcendance dont les modernes ont été jusqu'à nier l'idée au motif que l'humain ne serait que finitude. À partir de cette négation, l'humanisme s'est appauvri, affadi, en ne portant plus la notion d'une capacité/responsabilité fondamentale, pour l'être humain, de s'élever au-dessus de lui-même ; en ne portant plus la conviction que la dignité de notre personne tient à l'effort par lequel « nous parvenons à l'être même de Dieu⁴ ».

On peut considérer cependant que ce qui est perdu sur un plan est gagné sur un autre. L'humanisme moderne s'est déplacé par rapport à l'humanisme ancien. Il ne lie plus l'humain à une transcendance mais il ambitionne de le protéger contre tout ce qui pourrait bafouer sa dignité et ses droits. C'est un humanisme de l'indignation, de la fraternité, qui combat toutes les atteintes à l'humanité, l'exploitation de

3- A. Renaut, *L'Ère de l'individu*, 1989.

4- Maître Eckhart, *Sermons*, 14^e siècle.

l'homme par l'homme, l'intolérance, l'esclavage, et la liste hélas interminable de toutes les violences et souffrances que des humains infligent à d'autres humains. Cet humanisme du *care*, de la compassion, du secours, s'est étendu à présent à des causes plus vastes qu'autrefois, à partir de l'idée que dorénavant le périmètre de notre responsabilité s'est considérablement élargi : nous devons nous préoccuper de la justice de notre propre société mais aussi, tout étant interdépendant dans la cité humaine mondialisée, de la misère à l'autre bout du monde ; et puis nous avons tout autant un devoir envers les générations futures, la responsabilité éthique de leur livrer une Terre en assez bonne santé pour abriter durablement, selon Hans Jonas, une « vie authentiquement humaine⁵ » ; enfin, notre système de civilisation étant devenu aujourd'hui si prédateur et destructeur des ressources de la planète, nous avons la responsabilité écologique de sauver celle-ci de la menace d'un effondrement⁶.

Curieusement, cette dernière préoccupation en date de l'humanisme nous ramène aux plus anciennes, comme si une boucle cherchait là à se boucler. En effet, notre espèce semble être devenue face à la nature une sorte de monstruosité à cause du caractère extrêmement destructeur de notre impact. Tout se passe donc bien comme si nous étions devenus des sortes de dieux.

5- H. Jonas, *Le Principe responsabilité*, 1979, rééd. Flammarion, coll. « Champs », 2013.

6- P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015.

Mais au lieu de réaliser ainsi le vœu de l'humanisme ancien, qui nous invitait précisément à nous élever jusque-là, nous ressemblons de plus en plus à des caricatures de dieux : à des dieux qui, plutôt que d'être justes et sages, font strictement n'importe quoi de leur surpuissance. Nous sommes tels de jeunes dieux enivrés par leurs pouvoirs, et qui ne savent pas s'en servir à bon escient.

Que nous faudrait-il donc ? Une sagesse à la mesure de ces pouvoirs de plus en plus démesurés, soit une sagesse de la mesure dans la démesure. Comme nous ne disposons pas pour l'heure d'une telle ressource, le vieux nihilisme refait entendre la critique qu'il a déjà, de tout temps, adressée à l'humanisme : l'homme aurait dû rester à sa place, il n'aurait pas dû s'exalter avec tous ces discours sur sa propre grandeur, qui n'ont finalement abouti qu'à le conduire à sa perte en le poussant à devenir ce dominateur destructeur qu'il est aujourd'hui. De là, actuellement, tout un florilège de théories philosophiques sur la modestie que l'homme devrait retrouver, en acceptant enfin d'être dans la nature seulement un être parmi d'autres.

Ces interpellations contemporaines de l'humanisme questionnent son postulat le plus central : l'affirmation que l'homme est « la merveille des merveilles » et qu'il a par conséquent, légitimement, une place spéciale dans l'Univers. Cette place spéciale est contestée, à bon droit, dès lors que l'humanité s'avère aussi folle

et destructrice qu'elle l'est désormais. Mais ce serait oublier un peu vite que, en devenant des titans inconscients, nous avons en quelque sorte trahi le projet de l'humanisme ancien : devenir des dieux de sagesse, capables de créer et de recréer encore et encore de nouvelles réalités selon des lois d'harmonie, que décrit la vision sublime de Charles Baudelaire : « Là tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté. »



LES RACINES ANCIENNES

L'école d'Athènes, Raphaël (1511).

HUMANISTES, LES GRECS ?

Étienne Helmer

Professeur de philosophie.